

Lors de la parution de *La Communauté inavouable*, qui contient des pages incandescentes sur les journées de mai, Dionys Mascolo confiait à une journaliste du quotidien *Libération* ses souvenirs du soulèvement : « Si Cohn-Bendit a été dans le mouvement une sorte d'Ariel, une âme, un ange de l'effervescence, Blanchot était un deuxième ange, celui de la méditation : l'ange de la pensée qui a osé se trouver dans la rue<sup>1</sup>. » Comme l'esprit de l'air dans *La Tempête* de Shakespeare, cet Ariel contestataire est insaisissable ; il s'évanouit dès qu'on l'isole des personnages avec lesquels il a partagé la scène. Ce que Blanchot vécut et pensa derrière les barricades du Quartier latin, dans la Sorbonne occupée ou devant l'usine Renault à Flins, il ne le vécut et ne le pensa pas seul, mais au sein du Comité d'action étudiants-écrivains, l'un des quatre cent cinquante comités apparus dans les facultés, les usines et les quartiers de la région parisienne à la faveur de la grève générale du printemps 1968. À travers ses tracts, ses affiches et ses bulletins, le Comité d'action étudiants-écrivains se fit pendant des mois l'écho des inscriptions sauvages sur les murs des universités, des slogans scandés devant les forces policières, des mots d'ordre débattus à la porte des usines et sur les marchés, des paroles anonymes dans lesquelles Blanchot crut reconnaître le « communisme d'écriture » qu'il recherchait depuis une décennie. De ces événements, Blanchot conservera un souvenir émerveillé : « quoi que disent les détracteurs de mai, ce fut un beau moment, lorsque chacun pouvait parler à l'autre, anonyme, impersonnel, homme parmi les hommes, accueilli sans autre justification que

1. Marianne Alphant, « Une présence discrète », *Libération*, 28 janvier 1984, p. 23.

d'être un homme<sup>2</sup> ». Pour éclairer l'engagement insurrectionnel de Blanchot et reconstituer sa politique de la littérature, qui conteste aussi bien l'autorité de l'écrivain que la forme du livre, il faut suivre Walter Benjamin qui invitait les historiens à rompre avec le « fétichisme de la signature<sup>3</sup> » et à immerger les œuvres dans le continuum de pratiques, de discours et de représentations qui forment le cadre matériel de leur apparition. Au-delà de sa valeur méthodologique, le précepte de Benjamin est sans doute le seul qui puisse faire justice aux écrits de Blanchot et de ses camarades du Comité, qui « ne s'annonçaient jamais comme paroles d'auteur, étant de tous et pour tous, dans leurs formulations contradictoires<sup>4</sup> ». Les pages qui suivent ont d'ailleurs pour seule ambition de rendre l'écrivain de la « solitude essentielle » à l'anonymat de la collectivité insurgée dont il se voulut un acteur parmi des milliers d'autres et de réinscrire son « exigence communiste » dans la séquence militante des « années 68 » dont il fut à la fois un témoin privilégié et un penseur radical<sup>5</sup>.

2. Maurice Blanchot, « Michel Foucault tel que je l'imagine » [1986], *Une voix venue d'ailleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 111.

3. Walter Benjamin, « Édouard Fuchs, collectionneur et historien » [1937], trad. R. Rochlitz, *Œuvres, III*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 222.

4. Maurice Blanchot, « Les intellectuels en question. Ébauche d'une réflexion », *Le Débat*, n° 29, mars 1984, p. 27.

5. L'expression « années 68 » désigne un cycle de mobilisation qui s'amorce à la fin de la guerre d'Algérie et qui s'épuise au cours des années soixante-dix. Cette périodisation s'est imposée dans le champ historiographique avec la publication de l'ouvrage de Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy et Michelle Zancarini-Fournel, *Les Années 68. Le temps de la contestation* (Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2000), qui faisait suite à un séminaire tenu à l'Institut d'Histoire du temps présent entre 1994 et 1998. Pour un bilan historiographique des « années 68 » : Michelle Zancarini-Fournel, *Le Moment 68. Une Histoire contestée*, Paris, Le Seuil, coll. « L'univers historique », 2008 ; Bernard Pudal, « Les années soixante-huit en France : un champ d'études en plein renouveau depuis 2008 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 23, n° 1, 2014, p. 149-160.

## I

## D'UNE FIN DE L'HISTOIRE À L'AUTRE

À Iéna, en octobre 1806, Hegel, qui vient de confier à la poste le manuscrit de sa *Phénoménologie de l'Esprit*, reconnaît sous les traits de Napoléon « l'âme du monde ». Dans une lettre célèbre, qui évoque des heures d'angoisse nocturne ponctuées par les coups de feu des bataillons français, puis la déroute des troupes prussiennes, le philosophe écrit à l'un de ses amis : « J'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine<sup>1</sup>. » L'anecdote, mille fois ressassée, cristallise le rôle providentiel attribué aux grands hommes qui guident les peuples à travers l'obscurité du présent. Alexandre Kojève, dont les *Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit* furent le bréviaire hégélien de l'après-guerre en France, la diffusera auprès d'une génération d'écrivains, de penseurs et d'intellectuels qui ne cesseront d'y faire retour pour éclairer la violence objective de l'histoire et leur rapport subjectif à la vie politique. Car il y a deux héros dans cette image d'Épinal : Napoléon, le chef de guerre aux actions héroïques, mais encore Hegel, l'homme de la certitude, qui prend acte de la réalisation de l'esprit sur le théâtre du monde. Derrière la fureur des batailles, la grandeur et la décadence des empires, le fatras des œuvres humaines, c'est lui, le détenteur du « Savoir absolu », qui perçoit l'inflexible rationalité de l'histoire. Si Napoléon accomplit les tâches

1. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, lettre à Niethammer, 13 octobre 1806, dans *Correspondance. 1785-1802*, trad. J. Carrère, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 114.

de son époque, Hegel en dégage la signification en interprétant la bataille d'Iéna à la lumière des promesses de la Révolution française. « Nous sommes à la fin de l'histoire<sup>2</sup> », note Kojève en une prosopopée de Hegel, puisque la bataille d'Iéna prépare un « État universel et homogène », qui garantira la liberté des individus et des peuples. Les passions et les conflits qui divisent la société civile, les guerres et les révolutions qui déchirent les communautés se résorberont dans un ordre juridique qui rassemblera l'humanité au-delà des différences de nations, de classes et de religions et lui donnera une existence conforme à la raison : « Dans et par cette bataille, l'avant-garde de l'humanité a virtuellement atteint le terme et le but, c'est-à-dire la fin de l'évolution historique de l'Homme<sup>3</sup>. » Fervent lecteur de Hegel et de Kojève, marqué par l'« hégélianisme sans réserve<sup>4</sup> » de son ami Georges Bataille, Maurice Blanchot n'oubliera jamais cette ruse de la raison qui amène la philosophie à décrire l'asservissement des peuples comme la condition de leur émancipation et la justification théorique du pouvoir souverain comme la vocation de la pensée. À l'automne 1968, au lendemain de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars soviétiques et de son approbation par le régime révolutionnaire de Cuba, lui reviendra à l'esprit la dialectique hégélienne de la servitude et de la souveraineté, qui n'affranchit les peuples que pour les assujettir à une nouvelle domination : « Les armées napoléoniennes libéraient les peuples en se soumettant les gouvernements, puis soumettaient les peuples au nom de l'universelle liberté couronnée, "l'âme du monde" passant et repassant sous les fenêtres du Philosophe<sup>5</sup>. » Aux yeux de Blanchot, la répression du Printemps de Prague porte au jour la vérité philosophique d'une dialectique qui, même remise sur ses pieds, demeure la caution de la violence des maîtres sur les

2. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979 [1947], p. 145.

3. *Ibid.*, p. 436.

4. Jacques Derrida, « De l'économie restreinte à l'économie générale. Un hégélianisme sans réserve », *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1967, p. 369-407.

5. [Maurice Blanchot], « Pour le camarade Castro », *Comité. Bulletin publié par le Comité d'action étudiants-écrivains au service du Mouvement*, n° 1, octobre 1968, p. 22 ; repris dans *Écrits politiques*, 1953-1993, éd. É. Hoppenot, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 2008, p. 192. Dorénavant désigné par le sigle *ÉP*.

esclaves, la légitimation spéculative de l'éternelle guerre menée par l'appareil d'État contre le corps social. Déjà, en 1937, l'excentrique Kojève n'avait-il pas apporté une correction significative à la philosophie de l'histoire de Hegel en soutenant que Staline était « l'homme de la fin de l'histoire <sup>6</sup> » ?

À Paris, en mai 1968, Blanchot reconnaît à son tour « l'âme du monde ». Elle ne s'incarne plus dans un héros de l'Absolu, dans un maître de guerre qui impose la liberté aux nations conquises, mais dans la masse anonyme des milliers de manifestants qui envahissent les rues du Quartier latin pour scander « Nous sommes tous des Juifs allemands ». Au lieu de rester à sa fenêtre, rue Madame, à quelques jets de pavés de la Sorbonne, il se mêle aux étudiants qui occupent leurs facultés et aux ouvriers qui déclenchent des grèves sauvages. Durant ces semaines insurrectionnelles, le théoricien de *L'Espace littéraire* troque son nom d'auteur pour des tracts rédigés à plusieurs mains, prend la parole dans des assemblées avec ses camarades du Comité d'action étudiants-écrivains, se rend dans les banlieues ouvrières pour coller des affiches aux portes des usines, s'enfonce dans la rumeur impersonnelle du soulèvement, transgressant le partage de la *vita contemplativa* et de la *vita activa* que maintient Hegel jusque dans sa fascination pour l'homme d'action qu'incarne Napoléon <sup>7</sup>. Dans un pays paralysé par près de dix millions de grévistes, Blanchot se croit à la fin de l'his-

6. Rapporté par Gilles Lapouge, « Entretien avec Roger Caillois », *La Quinzaine littéraire*, n° 97, 16 juin 1970, p. 6.

7. Une large part de la production militante du Comité d'action étudiants-écrivains a été publiée par la revue *Lignes* il y a vingt ans (*Lignes*, n° 33, mars 1998, p. 109-186 ; dorénavant désigné par le sigle *L*). Cet ensemble laisse cependant dans l'ombre quelques textes collectifs parus dans *Le Monde*, *La Quinzaine littéraire*, *Action*, ainsi que dans les revues italiennes *Quindici* et *Che Fare*. Il omet en outre de reproduire certains fragments du premier bulletin du Comité (*Comité*, n° 1, octobre 1968) et ne mentionne pas la parution d'un second bulletin (*Comité*, n° 2, 1969). D'autres documents, dont plusieurs inédits, sont conservés dans les archives de Maurice Blanchot à la Houghton Library de l'Université Harvard (MS Fr 662), dans les fonds Marguerite Duras (DRS 39.2), Dionys Mascolo (MSC 4.3) et Max-Pol Fouchet (FCH 209) de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Des tracts du Comité, absents de la revue *Lignes*, se trouvent aussi dans l'important recueil de la Bibliothèque nationale de France (LB61-600), dans le fonds Mai 68 du Centre d'histoire sociale du XX<sup>e</sup> siècle de l'Université Panthéon-Sorbonne et dans les collections de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC). J'ai réuni quelques-uns de ces textes rares ou inédits dans « Tracts, affiches, bulletins. Comité d'action étudiants-écrivains », *Études françaises*, « Écritures de la contestation », vol. 54, n° 1, 2018.

toire : non plus l'histoire achevée, réalisée, totalisée, qui met un terme à l'action négatrice des hommes et instaure le royaume de la liberté, mais l'histoire interrompue, les lois suspendues, l'État impuissant, l'autorité contestée. La nuit des barricades et l'occupation de la Sorbonne illustrent « ce changement tout à coup décisif par lequel une société se confond avec sa propre rupture <sup>8</sup> ». Au ministre de l'Intérieur qui accuse la « pègre chaque jour plus nombreuse » et les « anarchistes organisés pour la guerre des rues » de s'être livrés à une « folie meurtrière » lors des émeutes du Quartier latin, le Comité d'action étudiants-écrivains, dont Blanchot est l'un des fondateurs, réplique en s'identifiant aux « provocateurs », aux « émeutiers », aux « enragés », à la « pègre » dont il défend le « combat révolutionnaire » : « Contre toute tentative de ségrégation à l'intérieur du mouvement, nous qui avons participé aux actions attribuées à une prétendue pègre, nous affirmons que nous sommes tous émeutiers, que nous sommes tous la pègre <sup>9</sup>. » Hostile à la posture prophétique de l'intellectuel, réfractaire aux prétentions avant-gardistes du révolutionnaire professionnel, récusant tout regard surplombant sur les événements, Blanchot disparaît au sein d'une communauté anarchique, cette pègre qui s'éprouve ingouvernable, avec la conscience d'être « à la fin de l'histoire <sup>10</sup> ».

De toute évidence, entre 1806 et 1968, entre la politique de la pensée de Hegel et la politique de l'écriture de Blanchot, la fin de l'histoire a changé de signe. Selon la version de Kojève, l'histoire s'achève quand l'action négatrice des hommes se dépasse et s'épuise dans la forme intégratrice et pacificatrice de l'État de droit. Quelques années avant les campagnes napoléoniennes, la Révolution française a connu le vertige de la

8. [Maurice Blanchot], « Les actions exemplaires », *Comité*, n° 1, octobre 1968, p. 17 (*ÉP*, p. 168). Sur la présence de Blanchot lors de la nuit des barricades et dans la manifestation du 13 mai, qui se solde par la prise de la Sorbonne, et plus largement sur son engagement au sein du mouvement de contestation de mai et juin : Christophe Bident, « De l'autre côté de la peur. Mai 68 », *Maurice Blanchot. Partenaire invisible*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 469-483.

9. « Le Comité d'action étudiants-écrivains : nous sommes tous la pègre », *Le Monde*, 28 mai 1968, p. 8.

10. [Maurice Blanchot], « Critique du mouvement », *Les Lettres nouvelles*, juin-juillet 1969, p. 166 (*ÉP*, 204).

« liberté absolue <sup>11</sup> » dont la Terreur a démontré la folie destructrice, niant tout sur son passage, les factions rivales s'entre-tuant, la guillotine coupant les têtes, l'émancipation se renversant en danse macabre. Si l'Empire a restauré la paix civile, c'est en donnant un cadre juridique à l'œuvre négatrice de la liberté et en convertissant la violence révolutionnaire de la Terreur en force de loi. Malgré sa fascination pour la fin de l'histoire, Blanchot ne s'est jamais résolu à la « sagesse hégélienne », qui croit trouver « dans l'extrême négativité, dans la mort devenue possibilité, travail et temps, la mesure de l'absolument positif <sup>12</sup> ». Dès les années quarante, il s'emploie à déga-ger de l'expérience littéraire une nuit plus profonde que la nuit hégélienne, un désœuvrement inassimilable par la raison philosophique, une puissance de dissolution et de dispersion qui provoque « une blessure de la pensée <sup>13</sup> ». Ce que Blanchot appelle le désœuvrement n'est pas le travail du négatif, destiné à faire l'histoire et à imposer ultimement la positivité de sa loi sur les êtres et les choses, mais le négatif du travail, une « négativité sans emploi », celle-là même dont Bataille, dans une lettre à Kojève, attendait « la réfutation du système fermé de Hegel <sup>14</sup> ». Au début des années soixante, Blanchot affirme pressentir un « tournant » irréductible aux « temps historiques » dans lequel « viennent se rassembler tous les bouleversements antérieurs, ceux qui ont eu lieu dans le temps de l'histoire, pour provoquer la rupture de l'histoire <sup>15</sup> ». Quand il accompagne les étudiants et les ouvriers sur les barricades et affronte les forces de l'ordre à Flins, la fin de l'histoire ne signifie plus le grand soir, l'apothéose dialectique de la lutte

11. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, « La liberté absolue et la terreur », *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. J. Hyppolite, Paris, Aubier, coll. « Bibliothèque philosophique », 1999 [1807], vol. II, p. 130-141.

12. Maurice Blanchot, « La mort possible », *Critique*, n° 66, novembre 1952 ; repris dans *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988 [1955], p. 111.

13. Maurice Blanchot, *Thomas l'obscur*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1992 [1950], p. 17. Sur le rapport de Blanchot à Hegel : Marlène Zarader, « De la nuit à l'autre nuit. Le débat avec Hegel », *L'Être et le neutre. À partir de Maurice Blanchot*, Lagrasse, Verdier, coll. « Philia », 2000, p. 41-86.

14. Georges Bataille, lettre à Alexandre Kojève, 6 décembre 1937, dans *Choix de lettres. 1917-1962*, éd. M. Surya, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 1997, p. 131-132.

15. Maurice Blanchot, « Entretien sur un changement d'époque », *La Nouvelle Revue française*, n° 88, avril 1960 ; repris sous le titre « Sur un changement d'époque : l'exigence du retour », *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 394.

des classes qui abolit le royaume de la nécessité, mais un moment de pure discontinuité, un intervalle qui échappe au partage de la maîtrise et de la servitude, du pouvoir et de la sujétion, de la violence et du droit. Différence radicale, altérité inconditionnée, négativité sans relève, la fin de l'histoire manifeste la « liberté absolue » que Hegel voulait conjurer, cette puissance sauvage qui congédie tout pouvoir constitué et tout ordre institué, qui révoque les figures d'autorité et s'insurge contre la justification téléologique de l'ordre dominant. Dans un fragment du bulletin du Comité d'action étudiants-écrivains, Blanchot cite d'ailleurs les thèses « Sur le concept d'histoire » de Walter Benjamin qui définissent l'action insurrectionnelle non comme un accomplissement du passé, mais comme l'ouverture d'une brèche dans la suite des temps.

Le désir conscient de rompre la continuité de l'histoire appartient aux classes révolutionnaires au moment de l'action. C'est une telle conscience qui est affirmée par la révolution de juillet. Dans la soirée du premier jour de lutte, simultanément, mais par des initiatives indépendantes, à plusieurs endroits, on tira des coups de feu sur les horloges des tours de Paris <sup>16</sup>.

Si le cours de l'histoire se brise en mai 1968 comme en juillet 1830, ce n'est pas en vertu des actions fondatrices des grands hommes qui accomplissent le mouvement de l'histoire, mais en raison de l'agitation impersonnelle et désordonnée du peuple, de la plèbe, de la pègre, qui s'assemble dans la rue et se soulève contre le pouvoir de l'État et son monopole de la violence légitime. Renversant terme à terme le schéma hégélien, la fin de l'histoire coïncide pour Blanchot avec l'irruption de la « foule » sur la scène politique, hors de toute unification de sa puissance plurielle, avec l'effraction de « cette masse informe » dont les *Principes de la philosophie du droit* décrivaient sans ambiguïté les mouvements « élémentaires, irrationnels, sauvages, effrayants <sup>17</sup> ». Cette multitude insurgée n'aspire ni à gou-

16. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » [1940], cité et traduit par [Maurice Blanchot], « Rupture du temps : révolution », *Comité*, n° 1, 1968, p. 18 (*ÉP*, p. 189). Une seule traduction française était alors disponible : Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », trad. P. Missac, *Les Temps modernes*, n° 25, octobre 1947, p. 623-634.

17. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, trad. A. Kaan, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963 [1820], p. 336.

verner, ni à se constituer en parti pour faire entendre sa voix, ni à se doter d'une constitution pour garantir l'exercice de sa liberté ; elle se soulève pour abolir la distinction entre gouvernants et gouvernés, renverser les institutions fondées sur la délégitimation de la parole, refuser la confiscation de sa force négatrice par l'appareil d'État. Au nom des comités d'action, qui se multiplient à Paris et dans toute la France, Dionys Mascolo déclare : « Nous sommes tout le peuple, c'est en quoi aucune ombre de pouvoir ne peut s'élever de nous<sup>18</sup>. » Pour le Comité, la foule de mai s'est arrachée à l'histoire des vainqueurs, mais aussi à la tradition révolutionnaire qui rêve d'une conquête du pouvoir par les damnés de la terre et espère une dictature du prolétariat pour achever la préhistoire de l'humanité. Les insurgés de la fin de l'histoire, qui refusent de prendre le pouvoir, scandent ainsi un tournant du monde, une disjonction des temps, « séparant, non pas deux périodes d'histoire, mais l'histoire et une possibilité qui ne lui appartient déjà plus directement<sup>19</sup> ».

Entre la bataille d'Iéna et le printemps de Paris, entre la conception hégélienne de l'action politique et le mouvement contestataire de mai, il n'y aurait donc « que le trait d'union d'un désastre, d'un changement d'astre<sup>20</sup>. » Certes, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le socialisme, le communisme et l'anarchisme ont reconnu aux classes exploitées et aux masses populaires le statut de sujet historique, en lieu et place des grands hommes, mais sans rompre avec cette ruse de la raison qui prétend renverser la servitude en émancipation, la violence en droit, la guerre en libération, la mise à mort en régénération de la communauté<sup>21</sup>. L'âge des révolutions qui s'ouvre au crépuscule des Lumières, comme l'écrivait Michel Foucault, se présente comme « un gigantesque effort pour acclimater le soulèvement

18. [Dionys Mascolo], « Le comité d'action, exigence révolutionnaire illimitée », *Les Lettres nouvelles*, juin-juillet 1969, p. 161 ; repris dans *À la Recherche d'un communisme de pensée. Entêtements*, Paris, Fourbis, 1993, p. 341. Dorénavant désigné par le sigle RCP.

19. [Maurice Blanchot], « Critique du mouvement », *art. cit.*, p. 164 (ÉP, p. 201).

20. [Maurice Blanchot], « Le communisme sans héritage », *Comité*, n° 1, octobre 1968, p. 13 (ÉP, p. 161).

21. Sur la conversion juridique de la violence politique : Étienne Balibar, *Violence et civilité. Wellek Library Lectures et autres essais de philosophie politique*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2010.

à l'intérieur d'une histoire rationnelle et maîtrisable », définissant « les lois de son déroulement<sup>22</sup> » pour en domestiquer l'imprévisible force disruptive. Mais la pègre dont le Comité d'action étudiants-écrivains se déclare solidaire ne s'ordonne pas à la nécessité d'un destin, à l'avenir d'un accomplissement, à l'horizon utopique d'un grand soir ; anarchique au sens étymologique, sans fondement et sans autorité, elle est livrée à sa propre immanence. Elle n'obéit pas aux lois de l'histoire, elle n'en respecte pas les promesses, elle déchire sa nécessité apparente. Sa liberté n'est ni une propriété à défendre ni un droit à conquérir, mais l'exercice d'une négation indéfinie de l'existant, d'un dissensus qui la délivre des tutelles et des tyrannies aussi bien que de toute consistance qui lui permettrait de persévérer dans son être. Ceux qui composent la pègre n'ont en partage qu'une « puissance de refus<sup>23</sup> » qu'ils exercent en commun, y compris contre leur propre pouvoir, sans égards pour l'issue de l'insurrection. La pègre qui manifeste à travers Paris ou érige des barricades de fortune se dresse à la fois contre le pouvoir qui s'exerce sur elle et contre le pouvoir exercé en son nom, ne reconnaissant la légitimité d'aucune sujétion, jugeant « qu'il n'est point d'acte répréhensible qui ne trouve son origine dans l'exercice lui-même répréhensible d'un pouvoir usurpé<sup>24</sup> ». À rebours d'une tradition philosophique qui conçoit l'acte révolutionnaire comme un geste de fondation, cette multitude acéphale affirme sa puissance d'agir sans opérer de conversion institutionnelle de sa révolte, sans instituer un nouvel ordre après la destitution de l'ordre ancien, sans imposer de restriction juridique à la liberté absolue, comme si elle abdiquait sa souveraineté politique. Quinze ans après mai, Blanchot rappellera que les insurgés de 1968 n'avaient pas l'intention de « prendre le pouvoir pour le remplacer par un autre, ni de prendre la Bastille, le Palais d'hiver, l'Élysée ou l'Assemblée nationale, objectifs sans importance<sup>25</sup> ». Ils ne

22. Michel Foucault, « Inutile de se soulever ? » [1979], *Dits et écrits. II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001 [1994], p. 791.

23. [Maurice Blanchot], « Il est capital que le mouvement des étudiants oppose et maintienne une puissance de refus, déclarent MM. Jean-Paul Sartre, Henri Lefebvre et un groupe d'écrivains et de philosophes », *Le Monde*, 10 mai 1968, p. 9 (ÉP, p. 142).

24. « La revendication de pauvreté », *La Quinzaine littéraire*, n° 52, 15 juin 1968, p. 7.

25. Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 52.

s'engageaient pas dans une épreuve de force qui avait pour finalité la conquête du pouvoir ou l'institution de contre-pouvoirs aptes à prévenir les abus de la puissance publique ; ils se soumettaient à l'épreuve d'une absence de force, d'une insubordination si complète qu'elle les amenait à se déclarer impuissants : « Puissance suprême, parce qu'elle incluait, sans se sentir diminuée, sa virtuelle et absolue impuissance<sup>26</sup>. » Quelques semaines après le soulèvement, dans une lettre à Marguerite Duras, le 13 octobre 1968, Blanchot évoquait le paradoxe de l'« exigence communiste » qui noue l'« absence de force » à la rigueur de l'action révolutionnaire.

Nous ne nous sommes pas revus depuis le mois de juillet. Nous nous sommes quittés alors en échangeant la promesse de faire ce que nous avons appelé « le Bulletin ». Depuis, je n'ai pas cessé d'y penser. Je crois que jamais plus qu'aujourd'hui où ici nous sommes réduits à l'impuissance, l'exigence communiste n'a demandé d'être réaffirmée, non pas dans les formes tranquilles, traditionnelles, mais telle qu'elle remette tout en question, nous obligeant ainsi, nous, non pas nous, mais en tant que reliés aux autres – à en venir à une révolution *de* la révolution. Ce que nous ferons sera nécessairement (et comme par obligation) infime, invisible, dérisoire peut-être, mais si nous nous refusons à envisager de le faire, mieux vaut entrer tout de suite dans le tombeau ou avoir le courage de reconnaître que nous sommes passés de l'autre côté. *L'exigence communiste* : est-ce que nous sommes prêts ou non à y répondre, avec nos forces, avec notre absence de force ? Est-ce qu'elle nous a désertés ? Voilà la question que je me pose, que je vous pose comme à une très proche amie<sup>27</sup>.

Témoignant de la « radicalisation de la révolution » au cœur des années soixante<sup>28</sup>, le principe d'une « révolution *de* la révolution » récuse toute pensée de l'histoire fondée sur la nécessité

26. *Ibid.*, p. 55.

27. Maurice Blanchot, lettre à Marguerite Duras, 13 octobre 1968, dans Bernard Alazet et Christiane Blot-Labarrère (dir.), *Marguerite Duras*, Paris, L'Herne, coll. « Cahiers de L'Herne », 2005, p. 55.

28. L'expression « révolution de la révolution » figure dans les notes de lecture de Blanchot à propos de l'article « Régis Debray et la radicalisation de la révolution » de Georges Rozos (*Les Temps modernes*, n° 266-267, août-septembre 1968, p. 443-479), qui porte sur l'ouvrage de Debray, *Révolution dans la Révolution. Lutte armée et lutte politique en Amérique latine* (Paris, Maspero, coll. « Cahiers libres », 1967). Voir « Régis Debray (Rozos) », tapuscrit, fonds Blanchot de l'Université Harvard.

anthropologique du commandement, de la hiérarchie et de la subordination. En contradiction avec la pensée d'un Gustave Le Bon selon laquelle « les hommes en foule ne sauraient se passer de maître<sup>29</sup> », qui imprègne jusqu'à la doctrine léniniste du parti d'avant-garde, le Comité d'action étudiants-écrivains s'approprie l'impulsion anarchiste de mai et prend fait et cause pour la démocratie directe des foules sans maître. De *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse, dont la traduction française paraît au printemps 1968, Blanchot retient l'idée que la démocratie représentative de l'État de droit est elle aussi un instrument de domination : « Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves<sup>30</sup>. » Quand les étudiants de Paris crient que « le pouvoir est dans la rue », ils n'affirment pas leur souveraineté afin de refonder les institutions politiques ; ils révoquent la fiction d'un « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple » inscrite dans la Constitution française. L'anarchiste Daniel Guérin, membre du Comité, s'en réjouit : « Le moulin à paroles parlementaire a été nié par l'arme mortelle de l'indifférence : une longue marche des étudiants à travers la capitale vint à passer, un jour, devant le Palais Bourbon, sans daigner même s'apercevoir de son existence<sup>31</sup>. » Au lieu de revendiquer un pouvoir puisant sa légitimité dans un peuple devenu le maître de ses maîtres, les insurgés de mai s'engagent dans une critique en acte de la représentation politique, à l'exemple de ces sociétés dites sans histoire qui se caractérisent par « l'effort permanent pour empêcher les chefs d'être des chefs<sup>32</sup> ». Cette communauté anarchique, privée d'avenir et de passé, surgissant dans un présent sans durée, ne s'avance sur la scène politique que

29. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1895], p. 115. Sur la fortune politique des hypothèses de Le Bon au XX<sup>e</sup> siècle : Yves Cohen, *Le Siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité*, Paris, Amsterdam, 2014.

30. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, trad. M. Wittig, Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1968, p. 33. Passage cité dans les notes de lecture de Blanchot : « L'Homme unidimensionnel », tapuscrit, fonds Blanchot de l'Université Harvard.

31. [Daniel Guérin], « La Révolution de mai 1968 », tapuscrit, fonds Mascolo de l'IMEC et fonds Blanchot de l'Université Harvard ; repris et augmenté sous le titre « Mai 68 et le marxisme libertaire », *Pour un Marxisme libertaire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Libertés », 1969, p. 258.

32. Pierre Clastres, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2011 [1974], p. 186.

pour destituer le pouvoir. En déposant son autorité pour se fondre dans la foule, le Comité affirme le refus du pouvoir comme condition d'apparition de la communauté révolutionnaire. Son utopie n'est pas que les vaincus renversent à leur avantage la dictature des vainqueurs, mais que sorte enfin de ses gonds, dans le silence des lois qu'est la fin de l'histoire, l'immémoriale dialectique des maîtres et des esclaves.

## TABLE DES MATIÈRES

I.	D'UNE FIN DE L'HISTOIRE À L'AUTRE .....	11
II.	NAISSANCE D'UN COMITÉ .....	23
III.	UNE CLANDESTINITÉ À CIEL OUVERT .....	35
IV.	LES ACTIONS EXEMPLAIRES .....	47
V.	QUAND ORPHÉE DESCEND DANS LA RUE .....	61
VI.	LE ROMANTISME RÉVOLUTIONNAIRE .....	73
VII.	UN POUVOIR SANS POUVOIR .....	85
VIII.	L'ABSENCE DE LIVRE .....	97
IX.	FORMEZ DES COMITÉS DE RÊVE .....	109
X.	LA RÉVOLUTION DERRIÈRE NOUS .....	121